

France Camus-Pichon

Entre métissage et mémoire

Arles, vendredi 8 novembre 2002, quinze heures. Sous le soleil et un ciel décapé par le mistral s'ouvrent les XIX^{es} Assises de la traduction littéraire. Les sixièmes pour moi. Et cette année encore, j'arrive aussi remplie d'impatience et de curiosité que la première fois, en 1996. Comme l'an passé déjà, tout le monde prend place dans les fauteuils bleus du théâtre municipal. Une assistance nombreuse, deux cents inscrits au moins, qui auraient eu bien du mal à tenir dans la salle d'honneur de l'Hôtel de ville, dont le supplément d'âme me manque pourtant. Ses fresques et ses boiseries, témoins muets de conférences et de tables rondes mémorables, restent associées pour moi au premier après-midi des Assises. Nostalgie passagère, vite chassée par les paroles chaleureuses d'Hervé Schiavetti, maire d'Arles, qui nous accueille en l'absence de Michel Vauzelle.

Dans son allocution d'ouverture, Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, fait allusion sur un mode humoristique aux turbulences traversées depuis les dernières Assises, salue l'efficacité de l'équipe du Collège international des traducteurs littéraires et la création du site Internet de l'association, annonce le programme des deux jours à venir. Mention particulière pour les deux tables rondes en miroir, respectivement consacrées à la littérature créole francophone et aux écrivains de la Caraïbe anglophone. Citant la conférence inaugurale d'Edouard Glissant lors des XI^{es} Assises, où il avait évoqué les langues qui courent à travers la Caraïbe, Marie-Claire Pasquier compare la traduction à un art de la fugue. Elle souligne ensuite la place accordée une nouvelle fois à la poésie, avant d'évoquer le souvenir de Julia Tardy-Marcus, incarnation de la « poésie de danse » et de la « poésie de résistance », puis celui de Claire Cayron, « inventeur » pour la France de

l'œuvre de Miguel Torga. Deux grandes figures de la communauté des traducteurs, disparues cet été, mais qui accompagneront ces Assises.

À Martin Winckler revient l'honneur de prononcer la conférence inaugurale, dont le beau titre, « Soigner, écrire, traduire », fait référence aux trois activités qu'il mène de front. Ce qui ne l'empêche pas de se présenter avec humilité comme un traducteur débutant, même si, pour lui, « au début était la traduction », puisqu'il se rappelle avoir passé, comme tout un chacun, ses premières années à tenter de comprendre ce qui se racontait autour de lui. Dans son cas, le désir de traduire répond à celui, enfoui, de son père qui l'emmenait voir des films américains et lui imposait des bains linguistiques en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Après avoir distribué quelques mauvais points à certains traducteurs de science-fiction et de séries américaines, Martin Winckler file la métaphore du médecin-traducteur : de même que le médecin doit tenter de comprendre ce que cache un symptôme, faute de quoi la relation avec le patient ne peut s'établir, le traducteur ne doit pas oublier que le mot n'est pas seulement vecteur d'un sens, mais aussi d'un « vécu », d'une culture qu'il faut d'abord partager pour pouvoir les faire partager. D'où la nécessité pour le traducteur, comme pour le médecin, de savoir non seulement écouter, mais entendre. Peut-on aller jusqu'à dire qu'il faut ausculter le texte à traduire ?

Il semble en tout cas que les traducteurs réunis par Jean-Claude Lebrun pour la table ronde intitulée « Traduire la littérature créole francophone » se soient ainsi penchés sur les œuvres de Patrick Chamoiseau, de Maryse Condé ou de Raphaël Confiant, pour en restituer toute la singularité. Frants Iver Gundelach (Danemark) explique qu'il s'attache surtout à rendre un rythme et une musicalité dans la langue qui emporte le lecteur. Mais, autant que possible, « pas de rabot, pas de lime », afin de ne pas trop lisser le texte – même si Volker Rauch (Allemagne) reconnaît qu'on ne peut éviter une certaine déperdition. Pour Eveline van Hemert (Pays-Bas), Chamoiseau « colonise la langue du colonisateur » par l'usage qu'il fait du créole. Aussi n'hésite-t-elle pas, s'appuyant sur le passé colonial des Pays-Bas, à recourir au néerlandais régional parlé au Surinam, façon de produire dans sa langue le même décalage qu'entre français de métropole et français créole. En revanche, Anna Devoto (Italie) préfère traduire Raphaël Confiant dans une langue relativement classique, sans utiliser de dialecte italien, mais en ajoutant un glossaire à la fin du livre. Zsuzsua Kiss (Hongrie) travaille, elle, à partir du sentiment d'avoir été colonisée. Elle démontre la pertinence de l'univers de Chamoiseau pour la société hongroise, marquée par la persistance d'une misère profonde qui le rend familier malgré son exotisme.

En conclusion, plusieurs intervenants insistent sur le fait que chacun de ces auteurs, dépassant l'affrontement créole/français de métropole, crée une nouvelle langue qui lui est propre. Paradoxe du traducteur de littérature antillaise, soumis à des contraintes très fortes, mais disposant d'une immense liberté pour opérer des créations.

Espace Van Gogh, même jour, dix-huit heures trente. Claude Bleton, directeur du CITL, nous présente les traducteurs en résidence, les projets en cours et le fonctionnement de la maison. Après un travail de fond mené avec l'Allemagne, puis avec l'Irak, ce sont cinq traductrices iraniennes de Téhéran que le Collège reçoit cet automne, avec quatre autres traducteurs, venus respectivement de Cuba, d'Espagne, de Lituanie et de Slovaquie. En janvier 2003, suite à un échange entre jeunes traducteurs égyptiens et français, le CITL participera à l'ouverture du Collège des traducteurs d'Alexandrie. Claude Bleton rappelle les conditions et les modalités d'un séjour au CITL, ainsi que les différents financements : bourses de la CEE et du Conseil régional, subventions du ministère de la Culture, du Conseil général, de la DRAC, sans oublier la Ville d'Arles qui offre les locaux et leur entretien. Malgré toutes ces aides, la direction « à trois têtes » du Collège – Christine Janssens et Caroline Roussel assistant Claude Bleton – a bien souvent l'impression de ne pas suffire à la tâche.

Dans le même temps, au café Van Gogh, sur la place du Forum, se tient la désormais traditionnelle rencontre des étudiants et anciens étudiants du DESS de Paris VII autour de Marie-Françoise Cachin, directrice de la formation, et de plusieurs tuteurs et enseignants. Cette année, une quinzaine d'étudiants sont présents. Principal sujet de conversation : l'entrée dans la carrière de traducteur, déjà bien avancée pour certains. Assistent par ailleurs aux Assises une demi-douzaine d'étudiants des nouveaux DESS de Strasbourg et de Bordeaux, ainsi qu'une dizaine d'étudiants et anciens étudiants du CETL de Bruxelles, et Françoise Wuilmart, directrice de la formation. Plusieurs de ces nouveaux venus prendront la parole au cours des différentes manifestations, contribuant activement au rajeunissement du public des Assises, qui se confirme d'année en année. Un après-midi bien rempli, donc, qui laisse tout juste le temps de rejoindre le Méjan où nous attend un buffet aussi réjouissant pour l'œil que pour les papilles, comme toujours occasion de nombreuses rencontres et retrouvailles.

Samedi, neuf heures, Espace Van Gogh. Malgré l'heure matinale, l'amphithéâtre est comble pour la séance plénière sur « Les aides à la traduction », animée par Geneviève Charpentier. Michel Marian, secrétaire général du Centre National du Livre, détaille le dispositif mis en place pour

faire connaître la littérature française à l'étranger (aides aux éditeurs et bourses de séjour en France aux traducteurs) et les œuvres étrangères en France (aides aux éditeurs, bourses et crédits de traduction pour les traducteurs). Une innovation : pour compenser l'imposition fiscale qui pèsent sur elles, les bourses seront augmentées, à partir du 1^{er} janvier 2003, de 5 % pendant trois ans¹. Carol O'Sullivan, du British Centre for Literary Translation de Norwich, prend ensuite la parole pour présenter le dispositif britannique, intervention très vivante qui se transforme par instants en atelier de traduction avant l'heure. Après avoir déploré le manque d'esprit de corps et de « *self-respect* » des traducteurs britanniques, elle évoque l'accueil au centre de Norwich, la mise en place d'ateliers, de stages d'été payants, de groupes de lecture pour que les traductions soient mieux diffusées, ainsi que la création de prix de traduction pour inciter les éditeurs britanniques à s'ouvrir davantage aux littératures étrangères. Puis c'est au tour d'Igor Navrátil d'expliquer le fonctionnement du Centre slovaque des traducteurs littéraires à Bratislava. Premier du genre en Europe de l'Est et partie intégrante du CNL slovaque, il a pour objectif de faire publier à l'Ouest la littérature slovaque, déjà bien connue dans les pays de l'ancien bloc soviétique. Claude Bleton, cette fois en tant que président de RECIT (Réseau européen des centres internationaux de traducteurs littéraires), conclut la séance par un tour d'horizon des autres centres du réseau, avant de laisser la place aux nombreuses questions du public.

Arrive l'heure de la première série d'ateliers, moment frustrant où l'on aimerait tout à la fois aller à la rencontre des textes en hébreu de l'atelier de Rosie Pinhas-Delpuech, surmonter sa peur de traduire la poésie contemporaine en se mesurant avec François Mathieu aux poèmes de l'Allemand Kurt Drawert, mettre à l'épreuve sa capacité à écrire sous la contrainte avec Jean-Yves Pouilloux. Faute de pouvoir me démultiplier, je reste fidèle à mes attaches anglicistes et je rejoins l'atelier qu'animent conjointement – une première, je crois – Françoise du Sorbier, Jean Guiloineau et Bernard Hœpffner. Texte proposé : *The Ballad of Reading Gaol*, d'Oscar Wilde, dont les huit traductions existantes n'ont épuisé ni les ressources ni la force d'émotion. Bernard Hœpffner attire notre attention sur la présence dans ce poème d'un double regard, sur le drame d'autrui – un soldat condamné à la pendaison – mais aussi sur le drame personnel de l'auteur. Enjeu de la traduction : rendre la tension entre la légèreté propre à la forme de la ballade et la violence du sujet traité. Qui assassine qui ? La

(1) Pour plus de renseignements concernant ce dispositif d'aide à la traduction, voir le site du CNL : www.centrenationaldulivre.fr

question est au centre de cette ballade présentée par Wilde comme son « chant du cygne », et un siècle plus tard, elle n'a rien perdu de son actualité. À la fin de l'atelier, chaque animateur propose sa traduction des premières strophes, lecture aussi inspirée qu'émouvante.

Théâtre municipal, même jour, quatorze heures trente. Françoise Cartano rend hommage à Claire Cayron, fidèle entre les fidèles, présente aux premières Assises, membre fondateur d'ATLAS. « Une grande dame de la traduction », dont l'enthousiasme ne lui faisait jamais oublier la déontologie, pour elle le refus de l'ethnocentrisme. « On a le devoir de faire voyager une traduction, on n'a pas le droit de l'expatrier. » Un hommage à la fois sobre et chaleureux, et qui sonne d'autant plus juste. Le meilleur des préludes à la projection – en présence d'Henry Colomer, son réalisateur – du beau film *Claire Cayron traduit Miguel Torga*. Le dénuement des paysages et des silhouettes qui les traversent met en relief la rigueur et l'intelligence du propos de Claire Cayron, son travail au plus près de l'œuvre de Torga, par ajustements successifs.

Une courte pause, et il est temps de passer à la deuxième table ronde de ces Assises, consacrée à la « Traduction des écrivains de la Caraïbe anglophone ». Après un historique retraçant l'émergence de cette littérature – malgré la frilosité des éditeurs et l'absence presque totale de suivi des auteurs – Christine Raguét donne la parole aux intervenants qu'elle a rassemblés. Jean-Pierre Durix, universitaire et « traducteur militant » depuis près de trente ans, n'hésite pas à parler d'un « canon » de la littérature caribéenne, comprenant des écrivains aussi divers que V. S. Naipaul, Wilson Harris, Derek Walcott, Kamau Braithwaite, Jamaica Kincaid, Olive Senior, Fred d'Aguiar ou Caryl Phillips. Comme leurs collègues antillais francophones, chacun d'eux se réapproprie la langue du colonisateur pour créer une nouvelle langue, singulière, ce que Christine Pagnouille, universitaire et traductrice de poésie caribéenne, illustre par une citation de Patrick Chamoiseau : « Lorsque l'ennemi est une nébuleuse [...] il ne faut pas seulement résister, mais refonder. » Quels sont alors les moyens, pour le traducteur, de rendre ces différentes variétés d'anglais non standard ? Il est souvent nécessaire de trouver des compromis, d'adapter, en recourant au besoin, plus qu'au créole, à sa recreation par les écrivains antillais. Josine Monbet donne quelques exemples de ce travail d'adaptation en lisant des extraits des nouvelles d'Olive Senior qu'elle traduit actuellement.

Dernière manifestation de cette deuxième journée : la proclamation des prix de traduction, avec Claude Bleton dans le rôle du maître de cérémonies. Pour citer encore Chamoiseau, « Apatoudi d'avoir du français bien filé, il

faut un peu d'esprit. » D'abord la remise des prix ATLAS Junior dont le succès se confirme. Pas moins de 296 candidats venus de vingt lycées de la région PACA ont concouru cette année, dans cinq langues : allemand, anglais, espagnol, italien, provençal. Il y a dix-sept lauréats. La relève est assurée. Patrick Quillier reçoit ensuite le prix Gulbenkian pour sa traduction des *Œuvres poétiques* de Fernando Pessoa en Pléiade. En revanche, pas de lauréat du prix Nelly-Sachs, mais une évocation, par Anne Wade-Minkowski, très émue, de Julia Tardy-Marcus, donatrice de ce prix qu'elle avait créé en 1988 avec François Xavier Jaujard. C'est à la lecture de *Rets d'éternité*, un recueil d'Abul-Ala al-Ma'arri, poète et penseur syrien des x^e-xi^e siècles, que Julia Tardy-Marcus a eu l'idée de fonder un prix de traduction réservé à la poésie en souvenir de Nelly Sachs, obligée comme elle de quitter l'Allemagne dans les années 1930 pour fuir le nazisme. Sont enfin distingués Jean-Michel Déprats (prix Halpérine-Kaminsky « Consécration » de la SGDL à l'occasion de la parution de deux volumes des tragédies de Shakespeare en Pléiade), Nadine Gassié (ancienne étudiante du DESS de Paris VII, prix Halpérine-Kaminsky « Découverte » pour *Les esprits de l'océan* d'Eden Robinson, chez Albin Michel) et Sabrina Noury (prix Amédée-Pichot de la ville d'Arles pour *Les mille maisons du rêve et de la terreur*, de l'Afghan Atiq Rahimi, chez P.O.L.). Le maire d'Arles, Hervé Schiavetti, clôt cette remise des prix en rappelant aux traducteurs qu'ils sont chez eux en Arles, des mots qui font chaud au cœur.

Dimanche, dix heures, Espace Van Gogh. Forte affluence pour la table ronde de l'ATLF, « Carte blanche à la Maison Antoine-Vitez » dont on fête le dixième anniversaire. Jean-Michel Déprats et ses compagnons viennent « rendre des comptes aux Assises » qui, lors de sa création, avaient suggéré « une forme, un ton, une morale ». Le bilan dressé par Jean-Michel Déprats est impressionnant : en dix ans, deux cents pièces ont été traduites, quatre-vingt-dix publiées par des éditeurs indépendants, trente d'entre elles mises en scène. La Maison occupe le terrain qu'elle souhaitait, dit son président Michel Bataillon, même s'il faut encore améliorer la prospection de nouveaux textes dans certains domaines linguistiques. Il aborde le problème de la coopération entre traducteurs et gens de théâtre, parfois difficile, et pourtant essentielle : une traduction livrée à la Maison Antoine-Vitez n'est véritablement achevée qu'au terme d'une collaboration avec les praticiens de théâtre. Cette collaboration sera désormais régie par un Code des usages dont Laurent Muhleisen, actuel directeur artistique de la Maison, présente

(2) Traduit par Adonis et Anne Wade-Minkowski, Fayard, collection « Espace intérieur », 1988.

les points principaux. Son existence devrait décourager certaines dérives, comme la disparition du traducteur/découvreur, et surtout de son nom, au fil des différentes étapes d'une production. Cécile Hamon, administratrice du Centre national du théâtre, souligne que le but ultime d'une traduction de théâtre est la représentation, et pas seulement la reproduction, d'où la difficulté à démêler les droits de l'auteur, et l'importance d'un Code des usages qui devrait permettre l'établissement de contrats-types. Jean-Louis Besson, universitaire, éditeur et traducteur, donne quelques exemples vécus de bonnes relations, et de moins bonnes, entre traducteur et metteur en scène. Les dérives mentionnées plus haut proviennent souvent d'une conception datée du théâtre français, où le metteur en scène est vu comme un demiurge. Enfin, Michel Bataillon apporte des précisions sur le surtitrage, nouveau champ de la traduction théâtrale. Une fois encore, beaucoup de questions dans la salle.

Espace Van Gogh, même jour, quatorze heures. Derniers ateliers, dernières hésitations. Va-t-on aller à la découverte du jeune écrivain portugais António Pocinho en compagnie d'Alain Kéruzoré, ou à celle des quatrains du poète persan 'Umar Khayyam avec Mahchid Nownahali et Jaleh Kahnémouipour ? Traduire un extrait du *Journal* de Julien Green vers l'allemand avec Josef Winiger, ou bénéficié des conseils éclairés d'Evelyne Châtelain et de Jean-Luc Diharce, qui proposent pour la troisième année consécutive un indispensable atelier Internet ? Par goût pour la poésie italienne, je m'étais inscrite à l'atelier « En hommage à Julia Tardy-Marcus », animé par Jean-Yves Masson. Avec le discernement qui le caractérise, il a choisi de nous soumettre « Parole di Socrate per nascita et morte » de Roberto Mussapi (né en 1952), poète de la neige, également fasciné par la paléontologie, les reliques, les tombes anciennes. En présence d'Anne Wade-Minkowski, nous nous interrogeons longuement sur la traduction du titre, l'emploi des temps, l'opportunité d'introduire des termes rappelant Mallarmé ou Yves Bonnefoy. Un atelier à la fois intense et recueilli, où chacun semble tantôt soucieux de défendre ses positions, habité par le désir de traduire, tantôt silencieux, touché par la beauté du poème. À l'image de ces XIX^{es} Assises, au fond, si denses et si vite passées qu'elles me laissent un peu étourdie sur le banc de la halte routière du boulevard Clémenceau, où nous sommes déjà nombreux à attendre le car du retour, avec l'équipe du CRTL venue nous dire au revoir. Jusqu'aux XX^{es} Assises.